

## **Œdipe ultramoderne : angoisse et dépression**

Didier Robin

Mon titre se terminait avec un point d'interrogation que le programme a fait disparaître. Me voilà donc obligé d'être affirmatif ! Il n'empêche, mon travail reste hypothétique et aventureux voire problématique<sup>1</sup>...

Beaucoup de choses ont déjà été dites. Relevons, quand même, qu'entre la « révélation » de Freud assistant à la représentation d'*Œdipe-Roi* et les différentes relectures lacaniennes du complexe d'Œdipe de multiples glissements, décentrement et complexifications opèrent.

Un de ces premiers glissements ou décentrement qui est pour nous, aujourd'hui, d'une importance toute particulière, est déjà très manifeste dans le séminaire sur les psychoses. Dans ce séminaire, l'*Œdipe* n'apparaît plus directement comme une position subjective de l'enfant caractérisée par l'orientation complexe de demandes et de désirs dirigés vers la mère et le père. L'*Œdipe* s'initie plutôt du désir de la mère et de la place qu'il accorde à la parole du père, ainsi que du rapport de celui-ci à la loi ; la conjonction de ces deux positions devant permettre d'inscrire le Nom-du-Père, c'est-à-dire : « le signifiant qui dans l'Autre<sup>2</sup> en

- 
1. Mon exposé a suscité quelques perplexités... ces notes en bas de page fournissent, après coup, des précisions qui me semblent indispensables. Je remercie donc les contradicteurs qui m'ont aidé à affiner mon propos.
  2. On trouve, au cours de l'enseignement de Lacan, de multiples définitions de

tant que lieu du signifiant est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi ». Ce décentrement est capital pour ce qui va suivre.

Rentrons donc, dans le cœur de notre sujet. La structuration oedipienne est-elle toujours d'actualité pour les patients que nous rencontrons aujourd'hui ?

Je laisserai de côté ma pratique de la cure-type pour me centrer davantage sur des rencontres cliniques opérées hors du champ de celle-ci. C'est-à-dire, en l'occurrence, au Centre d'Accueil et de Traitement du Solbosch, communauté

---

« l'Autre » : de la mère comme premier « Autre » à « l'Autre » comme catégorie logique, lieu vide, désubstantialisé. Je soutiens qu'il faut maintenir la coexistence de ces différentes définitions (tout comme la deuxième topique freudienne n'annule pas la première) parce qu'elles rendent compte de la complexité de la rencontre d'un sujet avec la structure du langage. Ainsi par exemple, dans « Les formations de l'inconscient », dans la reprise par Lacan des théorisations freudiennes sur le trait d'esprit, l'« Autre » qui le permet est aussi bien un sujet réel qu'un lieu symbolique.

Par ailleurs, c'est par rapport à l'élaboration psychanalytique concernant les enfants que nous retrouvons les indications cliniques les plus proches des implications de cette polysémie de « l'Autre », indications très proches aussi du cœur de mon exposé. Citons par exemple : « L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère. Et ce suspens ne livre sa raison qu'en même temps que l'objet livre sa structure. C'est à savoir celle d'un condensateur pour la jouissance, en tant que par la régulation du plaisir, elle est au corps dérobée. » (« Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres écrits*)... ou encore « Dans la conception qu'en élabore Jacques Lacan, le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale... Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions. L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé... Il devient l'« objet » de la mère, et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet. L'enfant réalise la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme. Il sature en se substituant à cet objet le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), *quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique* (c'est moi qui souligne !). Il aliène en lui tout accès possible de la mère à sa propre vérité, en lui donnant corps, existence, et même exigence d'être protégé. » (« Note sur l'enfant », in *Autres écrits*). J'affirme, ici, que ces mêmes dynamiques cliniques se retrouvent avec des adultes et nécessitent parfois un travail familial. Dans le même ordre d'idée, on trouve à la page 183 du *Dictionnaire de la psychanalyse*, dirigé par R. Chemama et B. Vandermersch (dans l'édition de poche), cette phrase : « Le fantasme fondamental se construit dans la toute première enfance, donc en fonction de ces grands Autres réels que sont les parents. Ce fantasme fondamental scelle le destin clinique du sujet. »

thérapeutique pour personnes dites « toxicomanes » ou « alcooliques ».

Les rencontres cliniques évoquées ici tiennent aussi bien de quelques entretiens individuels que de groupes de paroles, d'entretiens familiaux, de moments informels de la vie quotidienne ou d'échanges en équipe.

Les addictions sont-elles de « nouvelles pathologies de l'âme » ?

Avant de tenter de répondre à cette question, je voudrais un peu débroussailler le champ sémantique, et pour commencer affirmer que la « toxicomanie » n'existe pas. Il faut savoir qu'être toxicomane voudrait dire être un maniaque du *toxikon*. Or, le *toxikon* est un pur poison, celui dont les grecs enduisaient leurs flèches. Le « toxicomane » n'a pas la manie, la folie ou l'habitude excessive du pur poison, ce qu'il recherche frénétiquement c'est d'abord un remède face à ses angoisses et ses douleurs. Et si on ne peut négliger qu'il a quand même une certaine tendance à en abuser, à s'en empoisonner, il devient clair que ce qu'il cherche c'est un *pharmakon*, une substance qui est potentiellement aussi bien poison que remède.

C'est dans la suite des travaux de Derrida et de Sylvie Le Poulichet que j'en suis venu à construire un néologisme<sup>3</sup>. Ne parlons plus du « toxicomane » qui n'existe pas, sinon comme figure du bouc émissaire, parlons du « pharmakomane », celui qui s'acharne à se soigner tout en s'empoisonnant<sup>4</sup>. Ce changement de vocabulaire à des implications cliniques directes, situer l'usage de drogues aussi du côté du remède modifie tout à fait les paramètres de l'accueil de ces situations.

Ceci étant brièvement dit, le « pharmakomane » n'existe pas plus que le « toxicomane ». Plutôt existent-ils des « pharmakomanes ». La « pharmakomanie » ne constitue pas une structure psychique mais un ensemble de conduites. Ces conduites n'ont d'ailleurs pas le statut psychanalytique de symptôme mais représentent les troubles d'une pratique normale, l'usage de drogue. Les *pharmakomanes*

- 
3. Certains m'ont dit que ce néologisme que j'emploie depuis plusieurs années se trouvait déjà chez Sylvie Le Poulichet. Pour avoir beaucoup lu ses écrits, il ne me semble pas que cela soit le cas, même si c'est d'elle que vient mon intérêt pour le *pharmakon*. Si je me trompe, qu'on veuille bien m'en excuser. N'oublions pas, par ailleurs, que Charles Melman, dans son livre d'entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, fait aussi référence à la catégorie du *pharmakon*.
  4. On pourrait aussi évoquer la « pharmakophilie », comme Jean-Louis Chassaing me l'a fait remarquer, l'amour plus ou moins bien tempéré pour le *pharmakon* qui fait de l'homme, depuis la nuit des temps, un « usager de drogue ». Ce qui montre bien en quoi ce dernier vocable n'est pas plus pertinent pour qualifier les « toxicomanes » même s'il est plus politiquement correct. Quant à la « pharmakophilie », il est certain que l'homme contemporain lui voue un culte tout particulier.

sont plutôt névrosés, plutôt pervers, plutôt psychotiques...

Je vous encourage donc très fermement à ne plus utiliser le mot même de « toxicomane ». Si seulement vous pouviez populariser mon néologisme de *pharmakomane*, la clinique y retrouverait plus facilement ses petits !

Le terme d'addiction est tout aussi intéressant, il vient du latin *addictus* qui est un terme de droit romain et qui désigne le fait d'être donné en esclavage en contrepartie d'une dette impayée. On voit bien, dès lors, tout le potentiel métaphorique du mot « addiction » qui par l'esclavage renvoie à la jouissance et par la dette au symbolique au transgénérationnel. Il y a déjà là comme une hypothèse théorique : le défaut de soustraction de jouissance, le non-paiement de la dette, entraîne une prise par corps. Qui plus est, l'addiction ne lie pas d'emblée le phénomène lui-même à l'une ou l'autre drogue, permettant ainsi de penser la montée des addictions sans produit. Mais les *pharmakomanies* représentent-elles de nouvelles maladies de l'âme caractérisant un autre rapport à l'*Œdipe* ?

Que vaut l'*Œdipe* pour ces nombreux patients ? Je dirais, pour utiliser une ellipse lacanienne, qu'il n'est pas sans les concerner. Mais, quand on se penche sur leurs histoires et sur la façon dont ils la reprennent dans leurs discours, on pourrait dire qu'ils ont vécu des tragédies qui ont tourné au cauchemar. C'est-à-dire que l'importance des traumatismes réels qui jalonnent leurs parcours met en scène l'*Œdipe* comme une sorte d'objet positivé qui vient expliquer leur addiction. (Abandons, décès précoces et violents, abus sexuels, figures maternelles incestuelles et pères haïs dont la mort est explicitement souhaitée...) On pourrait croire que pour eux l'*Œdipe* s'inscrit dans la réalité, c'est ce que j'ai appelé tragédie, et non dans un complexe de désirs. Comme toujours, l'omniprésence de traumatismes réels vient vite faire explication en barrant l'accès à la dimension structurellement traumatique de la prise dans le langage.

Par ailleurs, la radicalisation historique de l'amour et de la haine adressés à leurs parents rend encore plus difficilement accessible la dimension réellement complexe de l'*Œdipe*. Elle se compose en effet de deux versions, dialectiquement imbriquées, l'une positive, l'autre inversée. Ainsi, par exemple le désir de mort clairement revendiqué à l'égard du père obture la reconnaissance du complexe inversé centré sur l'amour pour lui<sup>5</sup>. Or, c'est cette double complexité du complexe qui ouvre l'accès à la structure du fantasme inconscient. Pensons par exemple à « Un enfant est battu » ou dans un autre registre à « Totem et tabou ». « Totem et tabou » est sans doute le mythe patriarcal par excellence, d'une part parce que les femmes n'y apparaissent que comme purs objets de jouissance, d'autre part parce qu'il repose en fait sur l'amour des fils pour le père. Si les fils le tuent, c'est pour

---

5. De même qu'une idéalisation excessive rend l'ambivalence inconcevable.

rencontrer l'ambivalence, indice de leur amour, qui donnera naissance à la culpabilité qui présidera, elle, à l'instauration de la loi. D'une certaine façon le mythe de « Totem et tabou » condense, pour le garçon, la dialectique du complexe positif et de son inversion.

Reprenons ma formule de tout à l'heure, si beaucoup de *pharmacomanes* ne sont pas sans être concernés par l'*Cedipe*, ils sont en tous cas en difficulté de se supporter de la constitution d'un fantasme inconscient :  $\$ \diamond a$ . Et c'est là que se manifestent l'angoisse et la dépression, souvent cliniquement entremêlées.

Je voudrais revenir sur la dimension du cauchemar. J'ai dit, ces patients vivent des tragédies qui se transforment en cauchemar. Ce n'est pas de manière imagée que j'ai eu recours à la figure du cauchemar. En effet, dans le séminaire X, Lacan revient sur le cauchemar comme moment où l'espace psychique est envahi par l'angoisse, c'est-à-dire par la jouissance de l'Autre<sup>6</sup>. Le cauchemar est habité par les incubes et par les succubes, ou encore par la Sphinge, figure privilégiée de l'univers cauchemardesque, figure oedipienne qui me semble représenter un Autre dévorant, maternel<sup>7</sup>, en écho à la mante religieuse dont Lacan fera la

- 
6. « Articulant vers l'Autre sa demande, l'enfant rencontre chez cet Autre maternel un désir, il va comme sujet dans un premier temps s'identifier à l'objet de ce désir. Dans la réponse de l'Autre, dans son message qui fait retour sur le sujet, c'est ce désir qui lui est signifié. C'est à ce désir de l'Autre que le sujet va donc identifier son désir. Mais se faire objet de l'Autre, c'est aussi y être englouti dans une jouissance mortelle, d'où l'inévitable signal d'angoisse lorsque l'objet se dévoile dans sa crudité. Le sujet ne peut sortir de cette première impasse dangereuse que parce que l'Autre est lui aussi pris dans la loi du signifiant, c'est-à-dire la fonction du Nom-du-Père et du phallus symbolique qui, pour reprendre une image de Lacan, comme un bâton maintient les mâchoires du crocodile maternel grandes ouvertes. » In *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de R. Chemama et B. Vandermersch, « Le graphe du désir », p. 182.
  7. Pourquoi parler d'un Autre maternel ? Outre les raisons déjà évoquées, rappelons aussi que la mère incarne la Chose, « l'Autre absolu du sujet » (*L'Éthique de la psychanalyse*). Mais ce n'est pas uniquement ce que nous visons ici. De par sa néoténie, l'enfant est livré aux « bons soins » de la mère. « Bons soins » dont la qualité ne dépend pas d'un instinct maternel comme Souverain Bien mais de son désir inconscient. Son désir qui transforme les cris de l'enfant en demandes et procure, au travers de ses soins, les premiers habillages imaginaires de l'objet *a* : notamment le *sein* renvoyant justement au désir de l'Autre et les *fèces* à la demande de l'Autre. Cet Autre n'est sûrement pas toute la personne de la mère mais bien plutôt ce qui de son inconscient l'oriente dans la rencontre avec son enfant. Mais, dans l'imaginaire de celui-ci et de l'adulte qu'il deviendra, certaines figures témoigneront de l'impact de la rencontre avec le discours de l'Autre...maternel, ce qui habitait l'inconscient de celle-ci et peut faire retour dans l'angoisse, sous la forme du cauchemar. La mère ne

métaphore de l'angoisse<sup>8</sup>.

L'angoisse, c'est en fait le moment où S laisse sa place à l'*assujet* que Lacan évoque dans « Les formations de l'inconscient » prenant notamment appui sur le petit Hans. L'*assujet*, c'est l'enfant en tant qu'il est assujetti à ce qu'il vit comme le caprice de sa mère. Disons que pour notre propos le mot tombe à pic puisqu'il vient plaquer le petit *a* de l'objet sur le sujet en voie d'évanescence : « *a*-sujet » écrirai-je.

Ce qui est évidemment tout à fait autre chose que d'être assujetti à la Loi représentée par le Père symbolique parce que cet assujettissement là, lui, fait sujet.

De l'*a-sujet*, je pense qu'on peut faire concept. Un concept très opérant pour la clinique contemporaine. *A-sujet* doit s'entendre comme défaut d'articulation et donc confusion, extrême proximité, entre l'objet et ce qui aurait pu se dégager comme sujet de l'inconscient. Le « *a* » de l'*a-sujet* peut aussi s'entendre comme « *a* » privatif venant inscrire que si il y a du sujet, c'est dans sa négation, mais là encore dans un autre sens que la négativité qui vient constituer en le barrant le sujet de l'inconscient. On peut aussi entendre « la-sujet », « la » plus loin « sujet » et non plus « le sujet ». « La sujet » comme relance par un jeu d'écriture de la question du féminin ou du maternel dans cet assujettissement là ... Pour l'instant je me bornerai à l'ambiguïté structurale de ma première écriture : « *a-sujet* » comme assujetti au caprice d'un Autre et non à la Loi. Ainsi, les addicts dont on croit trop facilement qu'ils jouissent d'objets positivés sont en fait à la limite d'être l'objet *a* d'un Autre<sup>9</sup>. Et ça, c'est un état limite<sup>10</sup> ! ...

---

peut être pour l'enfant un simple autre imaginaire et réel, elle est aussi celle dont dépend sa survie, celle qui lui parle et poursuit de manière privilégiée l'histoire de sa rencontre avec la structure du langage.

8. Je sais que, pour les lacaniens, la Sphinge renvoie habituellement à une énigme quant à la question du savoir mais, dans le séminaire X, sa figure est convoquée pour évoquer la jouissance de l'Autre. On peut lire aussi dans le « Dictionnaire de la psychanalyse » : « Et la répétition de la demande creuse dans l'Autre un trou d'où s'originent également une demande et un désir énigmatiques adressés au sujet. Le concept de pulsion rend compte de ce dispositif qui évoque facilement la gueule dévoreuse de l'ogresse ou de la sphinge. » *le graphe du désir*, p183. En fait, la sphinge vient articuler la dimension de l'énigme à celle de la dévoration.
9. Evidemment, il s'agit là d'une certaine acception de l'Autre, en l'occurrence celle qui correspond à la « jouissance de l'Autre », à l'Autre du schéma de la division dans le séminaire X, « avant » que cette opération ne produise et l'Autre barré et le Sujet barré et l'objet *a*, premier étage de l'opération que Lacan repère comme celui de la jouissance. Dans les lignes qui suivent, c'est à cet Autre dont la jouissance semble impérieuse et pour lequel je ne sais pas très bien quel objet je suis que nous ferons

On peut décrire les différents moments de cauchemar éveillé dont nous parlent certains *pharmakomanes*. Cauchemars très liés à l'ennui qui conduit à un envahissement persécuteur par la pensée où se manifeste la crudité de certaines injonctions, injonctions sadiques, injonctions de meurtres ou de suicide par exemple.

Notons que c'est aussi dans « Les formations de l'inconscient » que Lacan parle de l'ennui comme étant typiquement une dimension de l'*Autre chose*. C'est dans cette dimension de l'*Autre chose* que nous constatons la brèche que peut utiliser l'*Autre* pour manifester sa férocité, notamment par le biais de la pensée. Précisons que cet ennui qui mène certains *pharmakomanes* aux cauchemars éveillés n'a rien à voir avec des manifestations consécutives au manque physique de drogue. Ce que j'évoque se manifeste au contraire dans l'abstinence, bien après un sevrage.

De cela, nous devons tirer deux constations.

La première, c'est que l'envahissement clinique par les phénomènes de l'angoisse témoigne de l'écrasement de la structure du fantasme. Le poinçon qui vient faire coupure et séparer en les unissant  $\$$  et *a* disparaît. Dans le « manque de manque » ce qui reste du sujet devient *assujet*, objet *a* offert de manière incertaine, et somme toute énigmatique, au désir de l'*Autre*. Lacan y insiste, pour le névrosé et d'une autre façon pour le pervers, le fantasme est ce qui vient faire filtre à l'angoisse.

La deuxième constatation nous amène à parler de la prétendue « jouissance du toxicomane » avec tous les guillemets qu'il faut y mettre.

Je crois qu'ici, il faut être sans équivoque sur la lecture clinique. Le moment où la plupart des *pharmakomanes* sont confrontés à la jouissance, ce n'est pas le moment où ils prennent, voire où ils sont pris par la drogue. Le moment où la jouissance se manifeste dans toute son intensité, c'est parce que c'est à la jouissance de l'*Autre* qu'ils sont confrontés et c'est pour y répondre et s'en défendre qu'ils usent du *pharmakon*. Là aussi, la clinique est claire, le *pharmakon* ne permet que rarement d'accéder à une jouissance *Autre*, il permet plutôt de se dégager de l'enjeu mortifère de la jouissance de l'*Autre* pour retrouver vaille que vaille le registre du principe de plaisir<sup>11</sup>. Même si le plaisir confine à l'anesthésie

---

référence.

10. Peut-être y aurait-il, en effet, intérêt à repérer ces enjeux de jouissances dans la clinique des « états limites ».
11. Ce paragraphe mériterait certainement un plus ample développement tant le concept de jouissance et ses manifestations cliniques sont complexes. Je pense que nous

et même si l'opération rate nécessairement puisque le poison de la jouissance rattrape le *pharmakomane* là où le Surmoi l'attend.

Pointons en premier lieu que si la dépression, comme l'addiction, fait florès (selon l'OMS, c'est la maladie du XXI<sup>e</sup> siècle !), l'une comme l'autre témoignent de l'effondrement des ritualisations. Si l'usage des drogues, pendant des millénaires, a été cadré par l'instauration de rituels, c'est-à-dire pour le rappeler, par l'arrimage d'une pratique sociale à un signifiant maître, il en a été de même des moments de la séparation (naissance, baptême ou circoncision, etc., rituels de passage de l'adolescence, mariage... pour finir par les funérailles...) Il n'est certainement pas indifférent que les rituels disparaissent produisant des inventions ponctuelles et souvent presque anomiques, succédanés d'anciennes pratiques séparatrices (conduites ordaliques des ados, jeux de pendaison, etc.) Cela touche au processus normatif du complexe freudien de l'*Cedipe* comme condition de l'humanisation dont une des versions est, comme nous l'avons vu, l'instauration *du* rituel, « Totem et tabou ». Mais ce n'est pas cet abord que nous développerons maintenant. Néanmoins, signalons quand même qu'entre la normativité sociétale du mythe freudien et le « bricolage » finalement très individuel du quatrième rond du sinthome lacanien, un tournant de la modernité vient s'inscrire.

Beaucoup de *pharmakomanes* connaissent des épisodes dépressifs ou luttent contre la dépression par le recours à l'un ou l'autre *pharmakon* dont les vertus antidépressives sont incontestables. Lacan n'a pas beaucoup conceptualisé la dépression<sup>12</sup> mais c'est encore dans *Les formations de l'inconscient* qu'il nous laisse quelques formulations importantes. Si la mélancolie repose sur une certaine forclusion, il s'agit du rejet par l'Idéal du moi du sujet que plus rien ne vient signifier. L'Idéal du moi étant ici l'identification au Père symbolique : « Ce qui est interdit *rejette* le sujet dans une situation où il ne trouve plus rien qui soit propre à le signifier. C'est ce qui en fait le caractère douloureux, et pour autant que le moi se trouve dans cette position de rejet de la part de l'Idéal du moi par exemple, il s'établit l'état mélancolique ».

La formule est peut-être à critiquer dans la mesure où l'on peut penser que si l'Idéal du moi est constitué, il devrait permettre d'éviter l'effondrement mélancolique.

Plus loin, nous trouvons : « C'est pour autant que, de la part de l'Idéal du moi, le sujet dans sa réalité vivante peut se trouver lui-même dans une position d'exclusion de toute signification possible, que s'établit l'état dépressif comme

---

devrions nous y attarder pour éviter certains usages abusifs de ce terme.

12. On pensera aussi à la fameuse « lâcheté morale » évoquée par Lacan dans *Télévision*.



tel. »<sup>13</sup> (!)

C'est peut-être là que nous trouvons une formulation plus cohérente. Le sujet étant exclu par l'Idéal du moi de toute signification, nous retrouvons la figure de l'*assujetti* (a-sujetti) qui vient plus ou moins occuper la place de l'objet *a*. Evidemment, le plus ou moins est d'importance et varie d'un moment clinique à l'autre. Le mélancolique, lui, est en effet ce déchet qui cause tant de malheur. Il est lui-même l'objet cause de tous les désirs mortifères suivant l'injonction du Surmoi à produire toujours plus de jouissances morbides.

Quand on pense à la phénoménologie de la dépression, beaucoup d'éléments de la mélancolie se maintiennent. A la limite, on pourrait penser que disparaît seulement la dimension de conviction délirante d'être la cause de tous les malheurs du monde, c'est-à-dire de tout ce qui du désir fait ravage. Mais comme le mélancolique, le déprimé ne *jouit* plus de la vie, il manque de tous les appétits, sa pensée et son action sont inhibées. Plus rien ne s'érige, il ne bande plus, ne se lève plus le matin et ne soutient même plus aucune énonciation. Il se déteste et n'aime plus personne. Comme l'indiquait clairement Freud, la libido s'est repliée sur le Moi, mais désintriquée de Thanatos, elle laisse le champ libre au Surmoi. Non seulement le déprimé ne s'aime plus mais il s'adore comme rebut et se rend détestable. Il ne se lave plus, ne se rase plus, ne sourit plus et ne s'intéresse à personne. On pourrait dire qu'il n'est en rien aimable dans la mesure où ce rien est le stigmate de ce qui l'habite, l'obnubile, nourrit ses ruminations. On voit que le déprimé non mélancolique est malgré tout réduit à occuper la position de l'objet *a* comme déchet<sup>14</sup> avec, peut-être, une chance que le mélancolique n'a pas, c'est

---

13. *Les formations de l'inconscient*, Le Seuil, p300.

14. A noter que les déprimés semblent souvent occuper la position d'un objet fécal, que ce soit par leur difficulté à maintenir une hygiène corporelle, par le fait que toute leur vie paraît résumée par la chute (qui caractérise particulièrement l'objet *a* comme étron)... par le fait, surtout, qu'inévitablement, dans leur discours il apparaît qu'ils sont « une merde », qu'ils pensent sentir mauvais, etc. « L'anal, remarque Freud à la suite de Lou Andreas-Salomé, est le « symbole de ce qui est à rejeter, à éliminer de l'existence » (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905) » (Jacques André dans sa préface à « Malaise dans la culture »). Ce qui fait que le déprimé, comme étron, n'est pas loin du cadavre. Par ailleurs, la dépression entretient les liens les plus étroits avec le sadisme sous le mode du retournement. Le déprimé est, en effet, celui qui ne sait pas faire de mal à l'autre et qui, pour autant, répand une ambiance délétère sur son entourage. Et souvent la dépression se déclenche, par exemple sur le lieu de travail, par la pression d'un autre que le sadisme n'effraie pas. Cette occurrence dans la réalité vient activer les identifications qui constitue le déprimé comme son propre bourreau. Il y a beaucoup de choses à dire sur les rapports entre perversion et dépression. Sans dire que tous les addicts sont déprimés, il faut souligner que le lien avec le sadisme

que son identification à cet objet est limitée par une autre ... celle que Freud a nommé identification primordiale au Père de la préhistoire personnelle. C'est ainsi que Lina Balestrière explique la limitation possible de la régression produite par l'identification mélancolique. Cette identification primordiale est sans doute à comprendre comme résultat de l'inscription de la métaphore paternelle en ce qu'elle comporte de soustraction de jouissance et j'ajouterai, de manifestation de l'amour<sup>15</sup>.

Pensons dans la suite aux dépressions de l'hystérique par exemple. Une nouvelle fois, comment les comprendre ? On peut essayer de résumer comment l'hystérique réussit à laisser hypothétique sa castration et en même temps à masquer ses défaillances narcissiques. Il lui suffit de trouver un maître envers lequel elle exercera d'abord ses parades de séduction pour mieux démontrer les failles de son discours. Mais le but de l'opération est de détourner l'attention du maître, de l'empêcher de percevoir que derrière les semblants phalliques de la puissance et de l'impuissance, l'hystérique n'est rien sinon un déchet, une pas grand chose. Tant que le jeu de cache-cache se maintient, l'hystérique produira du symptôme, s'il le faut appuyé sur la complaisance somatique, pour aguicher le désir de savoir du maître. Mais pour peu que le maître se dérobe ou, pire, disparaisse même de la scène, l'hystérique perdra son cache-sexe qui l'empêchait de voir le rien de sa condition subjective. C'est à ce moment que survient l'effondrement dépressif, quand les semblants du petit jeu d'apparition, disparition du phallus ne protègent plus d'un substantification de l'être comme objet *a*<sup>16</sup> d'un Autre maternel que ne trompait pas la maîtrise du Père. (Ne peut-on faire l'hypothèse que dans un social, non patriarcal, les maîtres sont moins faciles à trouver et donc les hystériques plus déprimées ?)

L'hystérique déprimée est aussi un déchet, un objet *a*, à la différence qu'elle échappe à la pure culture de la pulsion de mort de la mélancolie, les pulsions ne sont pas totalement désintriquées, le Surmoi qui la regarde reste érotisé, le besoin

---

reste à interroger et que, socialement, le « toxicomane » est une des figures du déchet. Fumer du « shit », être des « junkies », c'est se reconnaître, même dans l'ambivalence, une grande proximité avec l'objet fécal. A le rappeler, objet de fascination tout à fait privilégié des ménagères « maniaques », à l'occasion de leur mère ou de l'exigence civilisatrice (voir à ce propos *Malaise dans la culture* sur la question de la propreté).

15. L'amour étant en effet ce qui fait condescendre la jouissance au désir.
16. A la différence de ce que nous avons signalé à la note 14, l'hystérique apparaît plus dans le fantasme maternel comme un *phallus puant* que comme un pur objet fécal. C'est-à-dire comme une « salope », une « putain » ou une « folle », ce qu'elle ne manquera pas d'agir.

de punition laisse l'échappatoire d'une ultime séduction. Cette souffrance/jouissance là peut encore être exhibée.

En guise de conclusion intermédiaire, vous constaterez que les mécanismes structuraux de l'angoisse et de la dépression ne sont pas très éloignés, autant que cliniquement elles sont entremêlées. L'une et l'autre se produisent quand ce qui pourrait se soutenir comme sujet dans le fantasme est réduit par l'élimination du poinçon à venir prendre la place de l'objet cause du désir. Mais autant le fantasme –  $\$ \diamond a$  – correspond à l'opération d'une division (*L'angoisse*, Séminaire X) où l'Autre se voit barré, entamé dans sa jouissance, autant l'angoisse et la dépression me font consister comme objet d'un Autre dont rien ne me garantit qu'il ait renoncé à quelque jouissance que ce soit<sup>17</sup>. Et c'est comme objet que je vais le combler, faisant exulter le Surmoi au comble de l'obscénité de son injonction de jouissance.

Rappelons que nous pensons que ce n'est pas n'importe quelle jouissance que le Surmoi vise mais bien celle de l'Autre pour autant qu'il est lui-même une des manières dont l'Autre me hante ! C'est pour toutes ces raisons que nous avons parlé d'une clinique de l'objet ou plus précisément de *l'a-sujet*, c'est-à-dire d'une clinique du temps où le sujet du fantasme, qui correspond pour nous au sujet de la version freudienne du complexe d'Œdipe, en vient, par l'élimination, si ce n'est par la forclusion du poinçon, à ne pas ou ne plus être lié à l'objet *a*, c'est-à-dire à ne pas ou à ne plus être à la fois séparé et articulé à lui. Et dès lors que le sujet se barre, si j'ose dire, se barre de la mauvaise manière de se confondre à l'objet comme « *a-sujet* », c'est alors l'Autre qu'il faut traiter.

Comment traiter l'Autre ? Comment permettre à un « *a-sujet* » d'accéder à un nouage symbolique imaginaire et réel du sexe et de la mort, articulation de la différence des sexes et des générations ? Suivons Lacan en toute fin du séminaire X : « Il n'y a de surmontement de l'angoisse que quand l'Autre s'est nommé. Il n'y a d'amour que d'un nom, comme chacun le sait d'expérience et le moment où le nom est prononcé de celui ou de celle à qui s'adresse notre amour, nous savons très bien que c'est un seuil qui a la plus grande importance. »

Ne peut-on dire que quand l'Autre s'est nommé, il consent ou même commet le meurtre symbolique de la Chose, prononce son interdiction qui la rend

---

17. « En dialogue avec Kierkegaard et Freud, nous avons relevé que l'angoisse n'est pas sans objet. Celui-ci, jadis familier, fait retour comme « étranger » en provoquant l'angoisse. Il s'agit de l'Autre non barré par la castration symbolique, de l'Autre tout-puissant et archaïque lequel mettrait en cause, s'il réussissait, la propre castration symbolique du sujet, ce qui annulerait son émergence justement comme sujet. » Jean Ansaldi, *Lire Lacan*.

inaccessible ? Il provoque une soustraction de jouissance qui n'est possible qu'au nom de l'amour. Pour autant que l'amour consiste à donner ce que l'on n'a pas et que seul l'amour peut faire que la jouissance condescende au désir.

Dans la suite de ce raisonnement, je pense que les extrêmes difficultés de nos *a-sujets* contemporains reposent sur le fait qu'ils n'ont pas rencontré l'amour. L'amour qui est, dans ses méandres, le point de départ et la sortie possible du complexe d'Œdipe. Ça a l'air bête, dit comme ça. Mais qu'est-ce que c'est qu'aimer ses enfants si ce n'est leur transmettre la dette symbolique que l'on a reçu de ses parents, c'est à dire effectivement leur donner quelque chose que l'on n'a pas et qui est pourtant la seule garantie qu'ils pourront nous quitter un jour pour en aimer d'autres ?<sup>18</sup> On peut penser que les parents actuels ne savent plus très bien comment aimer leurs enfants.

Après leur passage au Solbosch, il y a une façon très simple dont beaucoup de *pharmakomanes* témoignent d'une forme de « guérison » comme nouvelle manière de traiter la jouissance de l'Autre. Ils disent, et c'est très fréquent, ils disent : « J'ai appris à parler ». Vous vous doutez bien qu'au Solbosch on ne fait pas de la logopédie, que ce n'est pas ça dont il s'agit. Avoir appris à parler, avoir les mots pour le dire et avoir trouvé des autres pour les entendre, consiste en un nouage borroméen où le rond du Symbolique vient inscrire dans le Réel la jouissance phallique, conjointre dans l'Imaginaire la question du sens et circonscire au centre la position de l'objet *a*.

Mais comment apprendre à parler quand l'Autre ne s'est pas nommé ? Quand l'Autre préfère sa jouissance à l'amour ? Je n'irai pas par quatre chemins ... Quand l'Autre résiste à son traitement il faut le tuer. Tuer l'Autre, ça n'est pas une métaphore, ou plutôt, si, ça n'est que ça. C'est dans les moments prolongés d'angoisse, dans les épisodes dépressifs et leurs traitements *pharmakomaniaques* que le meurtre n'est pas une métaphore. Qu'on tue l'Autre en soi ou soi dans l'Autre, la mort rode<sup>19</sup>.

Une autre formule me vient, l'Autre il faut le poinçonner, ce que le fantasme fait de manière très borroméenne. Poinçonner l'Autre : je fais des trous, des petits trous, toujours des petits trous... Il faut qu'un sujet vienne trouer l'Autre et c'est

---

18. On ne l'a pas parce que la dette symbolique n'est pas un objet positif, encore moins un objet de jouissance pour autant que celle-ci renvoie toujours, de près ou de loin, à la « possession » : user d'un bien comme si on le possédait, être possédé, posséder une femme, se faire posséder, etc.

19. Il n'est pas rare qu'à la guérison d'un patient addicté correspondent une dépression, une somatisation grave voire un décès touchant l'un de ses parents.

forcément une question d'amour où, s'il le faut, de transfert<sup>20</sup>. Techniquement, cela nécessite souvent le recours à des pratiques hors cure : des entretiens familiaux, des transferts à plusieurs, des pratiques institutionnelles où du pulsionnel se partage ... Il y a là tout un débat que je ne peux qu'évoquer. Ce que je pourrais quand même ajouter, c'est que je pense que pour qu'un *a-sujet* devienne, suivant l'expression de Bernard Penot, « sujet d'un fantasme », il faut accepter de travailler avec lui non seulement les rapports qu'entretiennent Réel et Symbolique mais aussi accepter de redonner à l'Imaginaire sa juste place. Je pense que nous devons abandonner toute disqualification de l'Imaginaire pour aborder ces *a-sujets* dont le narcissisme a été si malmené. Voilà encore un autre débat clinique qu'on pourrait l'illustrer par le schéma L, mais le temps manque...

Etats prolongés d'angoisse et dépressions sont-ils plus fréquents ? Si c'est le cas, c'est bien le signe que la figure paternelle a perdu de son efficace, ne venant plus signifier le sujet par l'instauration de l'Idéal du moi, n'assurant plus le déclin de l'*Œdipe* par le biais de la promesse phallique<sup>21</sup>. C'est alors l'Autre maternel,

- 
20. On retrouve, ici, l'effet structural de l'opération de la division du séminaire X, La structure du fantasme y est inscrite.  $\$ \diamond a$  ne se peut que si A est lui aussi barré, ce que j'ai appelé « poinçonné ».
21. Je ne dirais plus la même chose aujourd'hui. Je pense qu'il faut distinguer très clairement « patriarcat » et « fonction paternelle », ainsi la dernière n'a jamais pu s'appuyer sur le premier dans la mesure où l'un est, en quelque sorte, l'opposé de l'autre. En effet, l'opération de la « fonction paternelle » procède au deuil du Père idéal et permet, du Père, « de s'en passer à condition de s'en servir », suivant la fameuse formule de Lacan. Par contre, le « patriarcat » est un système politico-religieux fondé, *in fine*, sur la croyance en l'existence possible du Père idéal (à suivre ainsi Freud, notamment dans *L'avenir d'une illusion*). On peut donc dire que le patriarcat « déteste » la fonction paternelle puisqu'elle coïncide avec sa destruction. En ce sens, la fonction paternelle a-t-elle à voir avec la démocratie ? Je serais porté à le croire. Néanmoins, il n'est pas aisé d'être vraiment démocrate tout comme on ne se sert pas si facilement du Père (qui ici n'est évidemment plus une personne mais plutôt un nouage). Ainsi, on comprend que le XX<sup>e</sup> siècle ait été à la fois celui du triomphe de la démocratie et celui de la mise en jeu terrifiante des résistances à ce triomphe. Franquisme, fascisme, hitlérisme, stalinisme... chacun à sa manière témoigne d'une tentative extrême de continuer à croire à l'existence du Père idéal. Evidemment, maintenant que la démocratie a « gagné », le deuil du Père idéal et de son mirage de toute jouissance n'est pas pour autant inscrit dans le destin de tous. La fonction paternelle est une opération non seulement aléatoire mais surtout asymptotique. Le Père idéal qui, dans son rapport à la jouissance, voisine avec la « Mère archaïque » de Melanie Klein, ne cesse de nous hanter en s'insinuant dans les rouages du système, à la manière du personnage de Monsieur Smith, dans la trilogie « Matrix », qui produit par contagion une horde de clones virtuels, vraie « foule » au sens freudien

nécessairement plus archaïque, structurellement plus impliqué par le réel de la jouissance (pensons simplement au vécu de la grossesse) qui n'est plus autant limité dans son influence. Nous serions dans une société aux tentations océaniques, une société du « Grand bleu », d'où l'angoisse surgit dès lors que semble manquer le manque<sup>22</sup>. Ne nous trompons pas d'enjeu, dégageons-nous du risque ambiant d'une guerre des sexes. Hommes et femmes sont tout autant vulnérabilisés, quoique de manière différente, par l'envahissement potentiel d'un Autre océanique autant que féroce. L'Autre maternel, celui de la jouissance, du premier étage de l'opération de la division, ce n'est pas la personne même de la

---

du terme, augmentant ainsi sans cesse sa puissance, à la façon dont le libéralisme noyauté la démocratie. On peut, sans doute, considérer que les « nouvelles pathologies de l'âme » consistent en une sorte d'« état limite », entre la défaillance sociale du colmatage imaginaire précédemment proposé par le patriarcat et certains « défauts » d'opérativité de la fonction paternelle qui par le nouage au Symbolique pourrait borner la jouissance. Ces patients, « abandonnés » par un patriarcat généralisé, restent par ailleurs en recherche de l'effet réellement structurant et apaisant de la fonction paternelle. Cliniquement, les *a-sujets* addicts dont je rencontre les histoires et parfois même les familles, ont, en effet, des pères et des mères en défaut de limites dans leur jouissance. Ainsi ce patient de trente-quatre ans dont le père veut diriger la vie, le remettre au travail, lui trouver une copine... Il y a quelques années, il est parti en vacances avec lui et une amie commune. Pendant le trajet en voiture, pendant que le patient conduisait, plus ou moins « pété », son père se livrait à des ébats amoureux sur la banquette arrière. Ce père, ancien alcoolique « qui s'est fait tout seul » (!), est profondément idéalisé par son fils qui n'a jamais su lui dire « non », mais qui, à défaut, « se défonce ». Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres où des patients sont confrontés à des parents réellement fous de leur jouissance.

22. « La soumission au Dieu-Père des Juifs peut fort bien être née d'une réaction de défense contre la terreur encore plus grande et à peine cachée qu'inspiraient les déesses-mères païennes [...]. On pourrait dire que, dans la perspective rabbinique, le pire châtement réservé au pécheur impénitent était d'être abandonné par le Père et, par conséquent, finalement et complètement dévoré par la Mère. » R-L Rubenstein cité par Jean Ansaldi qui conclut : « L'angoisse n'est pas tant crainte d'être castré symboliquement, c'est-à-dire affecté d'un manque, que signal devant la possible réussite de l'occultation de cette castration, d'un retrait de Dieu-Père et d'un retour des déesses-mères païennes. C'est bien autour d'une occultation possible de la métaphore paternelle que se joue l'angoisse dans la tradition talmudique. » *Lire Lacan*. A noter que le châtement, d'être redouté avec terreur, est secrètement et ardemment souhaité comme comble de la jouissance. A noter aussi que le patriarcat religieux apparaît plus comme une protection symbolique qui témoigne du risque d'un déferlement imaginaire toujours imminent (les déesses-mères) ce qui est autre chose que, grâce à la fonction paternelle, « pouvoir se passer du père à condition de s'en servir ».

mère (c'est plutôt un monstre, à l'image de la Sphinge, qui « sort » de l'inconscient de la mère, né d'une transmission transgénérationnelle...).

L'Autre maternel c'est aussi une dimension du social et du politique. (L'inconscient c'est le politique... et le discours de l'Autre)<sup>23</sup>.

Nous sommes au temps des paradoxes. Objectivement, nous n'avons jamais été aussi libres mais au cœur de notre subjectivité se love l'Alien<sup>24</sup> qui peut faire de nous l'esclave de l'addiction ou le déchet de la dépression. Pour suivre, d'une certaine manière, Jean-Pierre Lebrun, j'y vois un défi anthropologique que la démocratie lance à l'organisation symbolique. L'anthropologie, justement, témoigne que de tous temps les oppositions symboliques ont conjoint inégalité et différence, les associations sémantiques liées au masculin étant dotées d'une valeur supplémentaire par rapport à celles qui sont liées au féminin. On a même imaginé que l'homme récupérerait ainsi dans l'ordre symbolique le pouvoir de création, réel et magique, de la grossesse qui toujours lui échappait. Finalement, la prévalence symbolique du phallus répondait dans la structure au trou du réel comme irréprésentable d'une jouissance totalement indicible, celle de la mère.

Mais voilà le patriarcat moribond, l'égalitarisme de rigueur et toute dissymétrie relationnelle politiquement incorrecte. Il me semble qu'il y a une tendance sociotechnopolitique très claire : le transsexualisme, les mères porteuses, l'indifférenciation dans le couple, le mariage des homosexuels, l'insémination de femmes vierges, l'adoption d'enfants par des couples homosexuels, le clonage reproducteur... tout cela se fait ou se fera sous peu. Cela n'est plus qu'une question d'argent et de temps, mais cela clôturera une rupture amorcée par la contraception, celle entre l'acte hétérosexuel et la procréation et il s'agit là d'une mutation incommensurable !!!! Si on y ajoute quelques gadgets technologiques chirurgicaux ou virtuels, la différence des sexes pourrait devenir réellement anecdotique en l'espace de quelques décennies.

---

23. Revenons un moment sur *l'Allocution sur les psychoses de l'enfant*, déjà citée plus haut : « L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère....Est-il loisible ici d'un saut d'indiquer qu'à fuir ces allées théoriques, rien ne saurait qu'apparaître en impasse des problèmes posés à l'époque. Problèmes du droit à la naissance d'une part – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage de libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange. Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence ? En épingletons-nous du terme de l'enfant généralisé, la conséquence ? »

24. Belle figure ultramoderne du monstre maternel !

Le véritable défi de la démocratie contemporaine c'est d'articuler l'égalité à la différence pour autant qu'elles ne touchent pas aux mêmes registres. L'égalité citoyenne ne doit pas annuler la différence des sexes et la différence des générations. Mais comme cela n'est jamais arrivé ne doutons pas que nous vivons un temps passionnant et une époque formidable !